



Niels Labuzan

Saigon



LIANA LEVI



Des semaines de navigation et à l'arrivée une ville dont on ne sait rien, Saigon. La chaleur humide, le brouhaha sur les quais, et la désagréable sensation d'être surveillé. Isidore Challe, nommé contre son gré inspecteur dans cette ville, doit très vite prendre acte d'un vol de poudre explosive dans les quartiers de l'armée française et de l'assassinat d'un notable français. De mystérieux dessins d'orchidées, tracés à l'encre sur les murs, pointent, inquiétants, ici et là. Identifier les responsables de ces actes est une tâche ardue pour l'inspecteur qui se heurte au silence énigmatique des Viets, à l'hostilité des commerçants chinois de Cholon et aux raideurs de la colonie française. La fastueuse réception que donne le gouverneur pour accueillir le nouveau siècle en cette année 1900 ne suffit pas à rapprocher les communautés. Les menaces de l'Ordre des Orchidées Noires planent sur la ville et sur l'inspecteur Challe qui ressasse le passé laissé derrière lui en France – un passé qu'il n'oublie pas et qui ne l'oublie pas.

NIELS LABUZAN, né en 1984, vit entre Paris et Lisbonne. Il est l'auteur de deux romans, *Cartographie de l'oubli* et *Ivoire* (J.C. Lattès). Avec *Saigon*, il entraîne le lecteur dans une Indochine coloniale traversée de mensonges et de tensions politiques.

Niels Labuzan

Saigon



Liana Levi

L'aube naissante faisait trembler la terre, et déjà tout paraissait trop vaste pour lui. La rumeur de l'arrivée avait enflé au cours des derniers jours et désormais il n'avait plus aucune échappatoire. Posté sur le pont supérieur, il observait les passagers se presser aux abords de la passerelle. Du quai qui se dévoilait à travers la brume, montait un bourdonnement étrange et continu, traversé par le claquement des sandales sur la pierre, le martèlement des sabots, les sacs de riz jetés à bas des carrioles et les appels rauques des conducteurs de pousse-pousse.

À chaque escale, de Périm à Colombo, il avait assisté au même spectacle de cohabitation forcée : une humanité disloquée, que rien n'unissait sinon la conquête, le rêve de gloire et la domination. Mais ici, ce n'était pas un port de plus. C'était Saigon.

« Cette mutation est pour votre bien », lui avait-on dit le jour du départ, à Toulon. Ces mots prenaient à présent un autre sens. Tout ce qu'il voyait paraissait irréel, comme cette rivière aux eaux limoneuses qui miroitaient sous la lumière crue, ces navires immobiles arborant pavillon français et ces milliers de jonques qui glissaient de l'une à l'autre – on aurait dit un tableau peint à la hâte, dont les couleurs se fondaient ensemble. Seule la chaleur avait une véritable consistance. Ce n'était d'ailleurs pas tant la

température que cette poigne invisible qui lui serrait la gorge. L'air s'était mué en une matière dense et hostile, saturée d'humidité.

Il laissa son regard se perdre sur la rive.

Alors que ses yeux glissaient d'un visage à l'autre, une tension insidieuse l'envahit. Il le sentait, quelqu'un, juste là, l'observait. Il se redressa, la main fermement accrochée à la rambarde. Sur le quai, tout se dissolvait dans un tourbillon d'anonymes quand une silhouette se détacha à la périphérie de son champ de vision.

Drapée dans une longue tunique noire, elle dégageait une sérénité froide, mêlée à une violence contenue. Un large chapeau dissimulait les traits et les yeux, qu'il devinait à peine, le fixaient avec une précision déroutante. Quelque chose dans la posture, dans une mèche de cheveux qui se libérait, évoquait une présence féminine.

Un coup d'épaule le fit chanceler. Lorsqu'il se retourna, la silhouette avait disparu. Peut-être l'avait-il rêvée... Il se baissa pour saisir son sac et ce simple geste fit remonter des fragments de souvenirs : un sifflement dans un parc, une matinée de juin, le murmure d'une promesse.

La douleur était encore vive.

Il secoua la tête pour chasser ces images – il avait conscience qu'il ne devait pas se perdre dans son passé, mais celui-ci restait là, comme des éclats de verre incrustés sous la peau et dont on ne peut se débarrasser – et se tourna vers la passerelle où la foule s'engouffrait.

Il prit une grande inspiration.

Et descendit à son tour.

*

Réfugié sous l'un des rares arbres qui avaient été plantés là, il attendait depuis presque une heure qu'on le prenne en charge, quand une lourde voiture de place, qu'on appelait ici Malabare, fit son apparition sur le chemin de terre. Les chevaux, haletants entre les brancards, ralentirent le pas et la voiture s'arrêta à son niveau dans un nuage de poussière.

« Vous devez être Isidore Challe ! Montez. »

Un homme au regard impatient avait passé la tête par une des ouvertures puis s'était reculé dans l'instant. Isidore s'essuya le front dans un geste inutile, puis il agrippa la poignée brûlante. En voyant sa main si pâle, il prit conscience de son corps malmené. Il inspira longuement puis força ses jambes à bouger ; il ne pouvait pas se permettre de paraître hésitant, pas maintenant.

« J'espère ne pas vous avoir fait trop attendre, dit l'homme une fois qu'il fut installé. Mettez-vous à votre aise, cette traversée est interminable. » Isidore se contenta de hocher la tête. « Victorien Pasquier, vice-résident de Cochinchine. C'est moi qui me suis occupé de votre arrivée. »

Isidore avait du mal à aligner ses pensées.

Non sans effort, il articula : « Vous allez pouvoir m'éclairer un peu... Tout s'est fait si vite.

– Pour ce qui est de Paris, je ne sais rien ! Mais ne soyez pas impatient, ce ne sont pas les opportunités qui manquent par ici. » D'un geste vif, Pasquier frappa le toit avec une canne et le Malabare se mit en mouvement. « Ce qui vous tue dans ce pays, c'est l'immobilité. Voyez, dès qu'on bouge, l'air est plus supportable.

– Si l'on veut... Finit-on par s'y habituer ? »

Pasquier ne put retenir un rire et lança un ironique « Bienvenue à Saigon, inspecteur ! » tout en désignant le territoire qui se dévoilait à travers les fenêtres.

Aux environs du port, la végétation était très pauvre, et seuls de vastes hangars, où des coolies chargeaient et déchargeaient sans relâche des marchandises, venaient couper la ligne d'horizon, mais peu à peu le paysage s'habilla. Des palmiers aux têtes grises succédèrent aux chétifs palétuviers, puis le bord de la route se remplit de paillotes.

Alors qu'ils approchaient du centre de la ville, désormais entourés par une épaisse forêt, Pasquier reprit, sur un ton plus sérieux :

« Vous arrivez après la bataille, monsieur Challe, mais vous n'allez pas avoir le temps de flâner. La colonie est aujourd'hui en pleine transition, et le gouverneur Doumer a la lourde tâche de la faire passer d'un régime militaire à un régime civil. L'ère de l'exploitation commerciale a débuté, et les enjeux sont énormes. Pour nous tous. »

Isidore acquiesça, sans grande conviction.

« Saigon est aujourd'hui une des villes les plus calmes de France, continua Pasquier, seulement certaines institutions sont à la peine. Le commissaire principal est sur le départ, ce qui laisse les services de police un peu démunis.

– Sur le départ ?

– Fièvre tropicale. Certains hommes n'ont pas la consistance nécessaire pour affronter ces régions. Quelque chose me dit que vous ne serez pas de ceux-là. »

Isidore s'essuya de nouveau le front. « Si vous le dites. » L'épuisement qu'il ressentait n'avait aucun sens pour lui qui n'avait jamais quitté l'Europe ni nourri le moindre rêve colonial.

« Votre rôle sera de superviser la création d'une nouvelle antenne de police. Je serai votre référent, et vous ne rapporterez qu'à moi. Huit ans déjà que je suis ici et, croyez-moi, ces années comptent double.

– Je vous crois sur parole... Et j'ai l'impression que je n'ai pas trop le choix.

– Le choix? Ici, tout est différent de ce que vous avez connu, vous verrez, mais si vous vous montrez malin, vous saurez vous faire votre place.» Le vice-résident planta ses yeux dans les siens, offrant un sourire ambigu. «À condition que vous respectiez certaines règles, bien sûr.»

Isidore ne releva pas, mais il perçut dans cette remarque une inflexion qu'il ne sut interpréter. Elle sonnait comme une mise en garde. Voulant faire preuve de détermination, il demanda: «Quel sera mon périmètre d'action?

– On parle de cette ville comme de la Perle de l'Orient. Saigon est la France, vous devrez vous en souvenir.

– Je tâcherai de le faire.

– Bien. La ville se découpe en trois zones principales, qui seront placées sous votre surveillance. Le centre, qui s'étend de la rivière au Palais du gouverneur, retiendra l'essentiel de votre attention. C'est là où les affaires coloniales se traitent et où vivent nos compatriotes. Cela va sans dire que leur sécurité sera votre priorité. En périphérie, vous trouverez les bas quartiers, peuplés d'indigènes, et un peu plus loin Cholon, le quartier chinois.

– Chinois?», demanda Isidore, qui réalisait à quel point il ignorait tout des forces en présence.

«Ce pays a été occupé par la Chine et la communauté qui vit là est encore très importante. Cholon est dense et presque autonome. Il existe des équilibres anciens et on ne s'y mêle pas sans raison. Je vous le répète: la colonie doit se construire un futur économique dans la région. Il est hors de question que les Anglais raflent la mise, vous m'entendez?»

Isidore sentait que la réalité dépassait les simples mots. Cette ville lui parut insaisissable, étant à la fois promesse et menace. Peut-être que dans son cas le véritable enjeu était là : Saïgon attendait qu'il fasse le premier pas, qu'il montre s'il était prêt à voir au-delà des apparences.

« Et pour avancer, termina Pasquier, il faut imposer le calme et inspirer une certaine crainte. Je vous mène à votre futur commissariat, vous verrez par vous-même. »

Après ces mots, Pasquier se tourna sur le côté et son seul geste imposa le silence. Alors qu'ils contournaient la ville à vive allure, Isidore pensa qu'ici-bas tout le monde cherchait une manière d'apaiser le chaos de l'existence, et que sous les tropiques c'était d'autant plus flagrant. Quand ils finirent par s'arrêter devant un vaste bâtiment décrépit, de longues minutes plus tard, Pasquier sembla revenir à la vie.

« Nous voilà arrivés. »

Isidore se pencha à la fenêtre et détailla les lieux. Il pensa avec nostalgie à son commissariat parisien et à la frénésie qui y régnait. Ici, tout était si différent : aucun détail auquel se raccrocher, aucun visage connu prêt à lui offrir un sourire.

« Je vois à votre air que vous êtes suspicieux, inspecteur.

– C'est-à-dire...

– Il ne faut pas ! Ce bâtiment appartenait à l'armée et il est solide. Je sais que ça ne paie pas de mine, mais il en était de même pour le Palais du gouverneur. Il était à l'abandon jusqu'à ce que monsieur Doumer le fasse rénover. Suivez-moi. »

Une grille avait jadis délimité l'entrée du bâtiment, mais il ne restait qu'un muret éventré. Sur la façade principale, une galerie couverte offrait un abri ombragé. Isidore franchit le seuil et eut un aperçu de la grandeur

passée. La poussière qui flottait dans les rayons de lumière accentuait ce sentiment d'ancienne gloire et de perte. Pasquier le laissa faire le tour, seul, puis lorsqu'il revint dans le vaste hall, il s'exclama :

« Alors, qu'en pensez-vous ? »

Isidore lui offrit un sourire froid, il n'avait rien à répondre.

« Parfait ! Vous allez également être chargé de la formation de gardiens de la paix indigènes. Vous les rencontrerez demain », dit Pasquier, qui jeta un œil à sa montre. « Je pense que c'est assez pour une première journée, reprit-il, et j'ai à faire ailleurs. Je vais vous conduire à votre appartement. En attendant que vous trouviez un logement, nous vous avons casé dans une dépendance d'hôtel. »

Il était à peine dix-sept heures lorsqu'ils ressortirent du commissariat et Isidore ne s'attendait pas à trouver un ciel si assombri. En quelques minutes, le soleil tomba et disparut derrière les rizières qui prirent une teinte noirâtre.

Ils tournèrent à la première rue à droite et Isidore découvrit une ville française, aux enduits maltraités et aux murs blanchis. Les routes, droites et rectilignes, étaient partagées par des pousse-pousse et des calèches à chevaux. De part et d'autre, des arbres tortueux avaient été plantés et leurs branches formaient une voûte spectaculaire. Ça et là des cuisines improvisées se montaient et des odeurs de piment brûlé envahissaient la ville.

Les yeux écarquillés, Isidore tentait de classer chaque détail qu'il percevait.

Ils rejoignirent le boulevard Charner, un ancien canal aux eaux croupissantes qui avait été comblé pour devenir l'artère principale de la ville, et s'arrêtèrent un peu plus

loin, devant un bâtiment de trois étages qui occupait tout un pâté de maisons et sur lequel des lettres dorées indiquaient *Hôtel Continental*.

« Le meilleur établissement de la ville, dit Pasquier en le désignant. Là où il faut être vu. Même à Paris, vous ne trouverez pas un tel faste.

– Et c’est là que...

– Vous logerez en face. »

Pasquier le guida vers une ruelle, et le décor changea.

La lumière artificielle avait disparu et une odeur d’égout prit Isidore à la gorge. Alors qu’ils approchaient d’une porte sombre, il eut la sensation d’être à nouveau observé, comme un souffle dans sa nuque. Il se retourna. Rien. Son esprit, déjà vif, tendu, inventait peut-être des ombres où il n’y avait que l’obscurité.

Pasquier s’y prit à deux fois pour introduire une clé dans la serrure branlante et mena Isidore à l’étage, dans un appartement fonctionnel et triste. « Vous voici chez vous ! dit-il à peine entré. C’est rudimentaire, je vous le concède, mais c’est au centre de la ville. Je vous retrouverai demain. D’ici là, reposez-vous. »

Isidore murmura un vague merci, plus par politesse que pour le sens de ce mot, et se retrouva face à sa solitude.

Il examina ce qu’il avait en sa possession : un broc rempli d’eau tiède, un lit élémentaire, quelques meubles impersonnels – rien qui indique une vie passée ou future. Pourtant dans ce vide quelque chose subsistait, une pression, comme une main sur une épaule. Il se pencha à la fenêtre qui donnait sur le Continental et arrêta son regard sur les femmes élégantes qui descendaient de voiture. Il se surprit à envier la légèreté dont elles étaient encore capables. À les détailler ainsi, il ne put s’empêcher de penser à Charlotte, à ses éclats de rire devenus trop rares,

à ses espoirs, à l'enfermement qui était à présent le sien, et son cœur se serra. À vingt-neuf ans, il avait grandi trop vite, trop fort. Tout comme il avait trop aimé, comme il avait mal aimé. Il resta là, à s'imprégner de cet endroit, puis il alla se jeter sur le lit. Tout en lui appelait au repos.

Quang filait à travers le quartier français, l'enveloppe cachetée serrée contre sa poitrine. La brume matinale épaississait l'air et étouffait les bruits de la ville qui s'éveillait à peine. Sa mission était simple, presque anodine : transmettre ce pli au nouvel arrivant, mais c'était la première qu'on lui confiait et il n'avait pas le droit d'échouer. Tant de chemin parcouru depuis l'enfant qu'il avait été. Il se souvenait de tout ce qui avait constitué sa géographie intérieure, le clapotis du fleuve, les rives brûlantes, l'odeur indescriptible des poissons séchant au soleil, qui vous soulevait le cœur mais que vous inspiriez avec avidité, et la main de ce père reprenant ses filets et s'effondrant un jour sur lui-même.

Dépêche-toi ! se dit-il, conscient que les principaux changements dans sa vie avaient été subis et non induits par ses propres capacités. Il espérait jouer un rôle dans ce qui se déroulait ici et il devait saisir la moindre opportunité pour tenter d'échapper à cette fatalité qui avait guidé ses pas et ceux de ses proches. Travailler au service des Français... pour les siens il était devenu un pestiféré, mais que proposaient-ils sinon ce mépris qu'ils lui jetaient à la figure ? Ici, au moins, il pouvait se respecter, ou s'approcher un peu plus d'une forme de respect.

Il avait erré dans cette ville jusqu'à la connaître sur le bout des doigts. D'un mouvement vif, il bifurqua sur la droite et s'engouffra dans un dédale de ruelles.

Quelques minutes plus tard, une porte sombre apparut devant lui.

Il s'arrêta, les jambes tremblantes.

Un regard furtif derrière son épaule : personne ne l'avait suivi.

Il glissa le passe-partout dans la serrure, gravit les marches jusqu'au premier étage, et fit confiance à son courage.

*

Des coups secs résonnèrent contre la porte et tirèrent Isidore d'un sommeil agité. Il avait passé la nuit dans un état de vigilance nerveuse, hanté par des bruits étranges. Ce n'est qu'à l'aube qu'il s'était laissé glisser dans un repos éphémère, encore étranger à ce lit qui ne tanguait plus. Depuis qu'une bombe avait explosé près de lui, des années plus tôt, il lui arrivait de ressentir un léger décalage entre l'intention et le mouvement, comme si son corps hésitait à lui obéir.

Il eut à peine le temps d'ouvrir les yeux, agrippé aux draps, qu'un jeune homme pénétra dans l'appartement, tendant à bout de bras une enveloppe.

« Qu'est-ce qui se passe ? », murmura-t-il.

Pour toute réponse, le garçon se rapprocha pour lui tendre ce papier comme s'il lui brûlait la peau. Isidore allait lui arracher des mains quand son regard s'attarda sur son visage. Une force s'en dégageait, et que dire de cette lueur espiègle dans son œil...

Isidore saisit finalement l'enveloppe et la décacheta, découvrant une note de Pasquier qui indiquait qu'un

incident avait eu lieu à la caserne d'artillerie. Il n'était fait mention d'aucun détail, mais la note concluait :

Vous êtes attendu immédiatement.

Isidore se leva d'un bond. Son corps était façonné par l'effort, marqué des combats qu'il avait menés. Il s'aspergea le visage d'eau, fit une toilette sommaire et hésita sur la tenue à porter. Il opta pour un pantalon bleu, en coton léger, et une chemise blanche. À sa ceinture, il glissa le couteau dont il ne se séparait jamais – Charlotte le lui avait offert avant leur mariage, lui disant que c'était pour le garder en vie, et non pour en prendre une – puis, après avoir passé une veste, il lança d'une voix qu'il voulait assurée mais qui restait malgré tout hésitante :

« Allons-y ! »

Lorsqu'il pénétra dans la cour de la caserne, un peu nauséux après un trajet de quinze minutes en poussepousse, Isidore perçut une certaine tension. Il n'y avait pas un cri, et ce silence était terrifiant. Parmi la foule, il discernait une grande majorité d'uniformes militaires ainsi que quelques Viets – aides de camp, coolies, boys – qui gardaient la bouche close par crainte sans doute d'être désignés coupables. S'il n'avait encore aucune opinion sur la population locale, Isidore n'aimait pas voir des hommes baisser à ce point le regard, craindre de provoquer la colère de l'autre pour un geste qui serait mal interprété. L'injustice était une modalité qu'il ne tolérerait pas.

Il se demandait comment imposer sa présence quand il sentit une main dans son dos :

« Voilà l'homme qu'il nous faut. Je ne sais pas encore si votre arrivée à Saigon est une bénédiction ou une malédiction, mais vous tombez bien.

- Monsieur Pasquier, qu'est-il arrivé ?
- Suivez-moi. »

Ils traversèrent le bâtiment et rejoignirent la cour carrée sous le regard des soldats.

« La caserne a été attaquée dans la nuit. C'est la première fois qu'un tel événement se produit et, croyez-moi, nous n'avions pas besoin de ça. Des fusils ont été volés, et de la poudre.

- Des victimes ?

– La fierté des militaires... mais pas de morts, heureusement. » Pasquier s'arrêta, observa les alentours, puis plongea dans le regard d'Isidore. « L'armée ne tolérera pas une telle attaque. À tous les coups, ils vont chercher à déclencher une nouvelle guerre, et ce temps-là est révolu ! Le pouvoir a changé de main et cela doit rester ainsi. Allez !

- Où... où m'emmenez-vous ?

– À la poudrière, au fond du complexe. Toute l'aile sur votre droite, ce sont les dortoirs. Quatre-vingt-dix soldats dormaient là cette nuit et aucun d'eux n'a rien entendu... parlez d'une élite. »

Ils passèrent un second hall avant de ressortir dans une autre cour, plus étroite, où se tenait une construction austère, partiellement édifiée dans la roche et surmontée de barbelés. Des sacs de sable étaient empilés sur les côtés et deux soldats armés faisaient le pied de grue devant, précaution inutile à cette heure.

La terre de la cour avait été retournée, remarqua Isidore, et témoignait de l'agitation de la nuit. De nombreux impacts montraient où les barils et les sacs de poudre avaient été déposés et tirés. Son esprit enregistrait tout. Un instinct naturel avait repris le dessus et le poussait vers la surface de la vie.

À quelques pas de la poudrière, les soldats pointèrent leurs fusils pour en interdire l'accès. Pasquier força le passage.

L'intérieur était sombre et contrastait avec la chaleur ambiante. Le sol avait été creusé sur un bon mètre et il flottait dans l'air un parfum métallique. La pièce était vide. Ça et là, on pouvait observer quelques traînées de poudre, comme si une main négligente en avait jeté au hasard.

Au fond, deux taches se détachaient du mur.

Isidore approcha et découvrit deux dessins noirs. Des orchidées. Leur forme était si précise qu'elles semblaient vivantes, prêtes à s'agiter sous un souffle de vent. Isidore, interloqué, fixa chaque détail – des pétales qui suintaient leur poison au cœur sombre qui, lui, portait l'éclat glacé de l'encre –, afin qu'ils s'incrustent dans sa mémoire.

Alors qu'il se perdait dans sa contemplation, Pasquier prit la parole, plus pour lui-même.

« Encore ce symbole... »

Isidore se tourna vers lui.

« Pourquoi dites-vous cela ? Il vous est familier ? »

Le vice-résident marqua un temps d'arrêt.

« J'y ai déjà été confronté, oui. Au cours des derniers mois, des vols ont eu lieu dans des villas françaises. De petits larcins, mais à chaque fois nous avons trouvé ce dessin sur le mur.

– Et personne n'a revendiqué d'appartenance à ce groupe ?

– Si vous voulez mon avis, il s'agit de quelques récalcitrants, voilà tout. Les principaux mouvements nationalistes ont été matés et il n'y a pas matière à s'inquiéter.

– Vraiment ?

– La mentalité doit être à la construction. Beaucoup de personnes ont investi ici, et en tant que vice-résident, je dois veiller à leurs intérêts. La guerre est gagnée, tout le monde le sait...

– Je veux bien vous croire, mais là il ne s’agit pas que de simples vols. »

Pasquier fit un pas vers Isidore.

« Saïgon n’est pas Paris et ne le sera jamais. La société ici n’est pas celle que vous connaissez. Vous devez comprendre comment fonctionne un tel territoire. »

Le vice-résident disait vrai et Isidore en avait conscience plus que personne, seulement il voyait bien que la colonie, comme Pasquier, n’était pas aussi apaisée qu’il y paraissait.

Il tâcha de rester le plus neutre possible quand il reprit :

« Et donc il n’y a eu aucune revendication... c’est bien ce que vous dites ? »

– L’ancien commissaire principal avait commencé à enquêter, mais vu son état il a rapidement abandonné, c’est aussi une des raisons pour lesquelles nous n’avons pas beaucoup avancé sur le sujet.

– Il était arrivé à une conclusion ? J’aimerais avoir accès à ses notes.

– Rien de probant... il avait commencé à parler d’un nom... l’Ordre des Orchidées Noires. J’ignore si ça vous mènera quelque part, le pauvre homme était gravement atteint. Et vous savez, les sociétés secrètes traînent derrière elles un long passé. Elles naissent, se transforment, disparaissent, mais ne meurent jamais vraiment. Nous n’allons pas arrêter le progrès pour autant ! En ce qui concerne ses notes, j’ai bien peur qu’il soit reparti avec toutes ses affaires.

– L’Ordre des Orchidées Noires... »

Isidore était concentré. Il assimilait cette information, lui donnait corps.

« Si jamais de nouveaux éléments surgissent, reprit-il, j’imagine que vous me tiendrez informé en priorité, monsieur Pasquier.

– Ça va de soi, pour qui me prenez-vous, inspecteur ? La confiance, ce n’est pas votre fort, n’est-ce pas ? »

Isidore s’apprêtait à répliquer quand un vacarme parvint de l’extérieur. Un éclat de voix tranchant, qui fit vibrer les murs de la poudrière.

Pasquier tressaillit.

Visiblement contrarié, il se pencha vers Isidore et lui parla sur le ton de la confidence. « Les ennuis commencent. Rappelez-vous que nous sommes sur un fil avec l’armée. Ils ont perdu de leur influence depuis la fin de la conquête et... » Il se tourna vers la source du bruit, qui ne cessait de s’amplifier. « Il vaudrait mieux que j’y aille. »

Des vols en série, une caserne attaquée, des crimes signés mais sans visage... Difficile encore d’y voir clair, mais il paraissait évident que les principaux organes de la colonie étaient ciblés, se dit Isidore. Cet Ordre faisait planer une menace sur Saigon tout en prenant le soin de rester invisible et ce qui s’était passé ici était plus qu’un vol, c’était un avertissement.

Mais contre quoi ?

Il reproduisit l’orchidée sur un calepin, traça ligne après ligne avec une précision presque malade, comme s’il voulait capturer un fragment de l’ennemi, puis il prit le temps de s’imprégner de ce lieu, de tenter de reconstituer les événements de la nuit, avant de sortir à son tour.

L'intensité du soleil l'éblouit. Dans cet éclair aveuglant, il distingua un homme bien fait, plus grand que la moyenne, aux traits fins et aux cheveux clairs. Pasquier se tenait à côté et, d'un geste engageant de la main, il s'exclama :

« Ah, voici l'inspecteur Challe, de Paris. Laissez-moi vous présenter le capitaine Imbert. »

Une fois que ses yeux eurent fait le point, Isidore put détailler ce visage. Imbert était plus jeune qu'il ne l'avait pensé. Il arborait à sa poitrine une médaille si polie qu'on devinait qu'elle constituait sa plus grande fierté.

« Inspecteur, j'ai peur que vous ne vous soyez déplacé pour rien, et je le regrette. Cette affaire concerne l'armée, nous réglerons donc le problème à notre manière. Je ne vous retiens pas. »

Beaucoup de militaires regrettaient l'Indochine des amiraux, ce temps où tout se décidait sur le pont d'un navire. La colonisation ne s'était pas jouée à Paris. Elle s'était forgée sur le front, au pied des citadelles prises d'assaut – Tourane, Hué, Saïgon, Hanoï – et dans les fusils levés sans ordre écrit. L'Annam, la Cochinchine, le Tonkin : ces noms formaient la prière des soldats, leur testament ; ainsi pour eux, à l'ère du changement, il était difficile de céder la place aux civils.

« J'ai conscience de la situation, capitaine, et c'est une affaire très sérieuse que personne ne prendra à la légère, je vous assure. Combien d'hommes gardaient votre caserne hier ? », intervint Isidore, qui avait toujours entretenu une relation ambiguë avec l'armée.

Pour aspirer à la justice, estimait-il, il fallait parfois défier l'autorité, ce que ne ferait jamais un soldat. Un homme prêt à perdre la vie pour un idéal était dange-reux ; un homme prêt à la perdre aveuglément, parce qu'on lui en donnait l'ordre, était encore plus à craindre.

Imbert, qui était un peu plus grand que lui, se grandit encore et se fendit d'un rire méprisant. «Je n'ai pas à répondre à vos questions. Et vous n'êtes tout de même pas en train d'insinuer qu'il y a eu un manquement?

– Cela me paraît évident, répondit Isidore, qui commençait à être pris d'un léger vertige.

– Prenez garde à ce que vous avancez. C'est l'armée française ici.

– Justement, n'est-elle pas censée être irréprochable? » Isidore balaya la cour du regard, puis laissa échapper ces mots: «Que s'est-il passé hier soir? Vos hommes ont-ils commis une faute? »

Isidore guettait les réactions du capitaine, qui tré-pignait. Il nota une légère agitation au niveau de ses doigts, qui ne cessaient de gratter son pantalon. Il se focalisa sur ces détails extérieurs pour ne pas s'attarder sur sa propre respiration, de plus en plus saccadée.

«Quatre de mes hommes gardaient la caserne hier, et je peux vous assurer qu'ils étaient à leur poste. Seulement, à la faveur de la nuit, ils ont été lâchement attaqués. Comme un de nos militaires ne le ferait jamais!

– Ainsi le soldat français est au-delà de tout soupçon...

– Je comprends mieux. Êtes-vous antipatriote, inspecteur?

– Vos hommes, où sont-ils?

– Je leur ai donné quartier libre. »

Un léger tic envahit le visage d'Imbert. Il n'était pas habitué à ce qu'on lui tienne tête ni à devoir se justifier, et son regard témoignait d'une frustration évidente.

«Quelle quantité de poudre a été dérobée? reprit Isidore.

– Quelques barils.

– Concrètement, ça représente quoi? De quoi faire exploser votre caserne? Un quartier de la ville?» Il fixa Imbert, qui ne réagit pas et dont le silence était éloquent. Une ombre familière passa dans son œil, celle de la crainte et du doute.

Isidore laissa passer un moment, que tous comprennent les véritables enjeux de cette discussion. Il n'était pas question d'hommes, mais d'un dessein qui les dépassait.

«Menez votre enquête si vous le désirez, inspecteur, reprit Imbert. Pour l'heure, je vous en ai assez dit et je vous demanderai de partir. Ou vous préférez peut-être que j'informe l'État-Major, Pasquier?

– Voyons capitaine, vous savez bien que la police a aujourd'hui des droits étendus, intervint le vice-résident sur un ton arrangeant. Le gouverneur Doumer en personne...

– Laissez le gouverneur à ses affaires, et quittez cette enceinte!

– Cette attaque est liée à des vols perpétrés chez des civils, les interrompit Isidore. C'est une enquête de police à présent, et je suis sûr que vous la respecterez. Je souhaiterais entendre vos hommes, au commissariat. Monsieur Pasquier vous donnera les détails.» Isidore sentit que l'assurance dont il avait fait preuve atteignait un point de bascule.

Imbert plissa les yeux et porta la main à son arme avant de reprendre:

«L'armée n'a pas d'ordre à recevoir de la police et encore moins d'un inspecteur fraîchement débarqué. Restez à votre place, cela vaudra mieux pour tout le monde. Ces hommes ont combattu sous mes ordres et ils ont toute ma confiance.»

Isidore ne répondit pas, il sentait bien que le capitaine guettait une faille, un mot de trop pour l'écraser sous

un argument d'autorité. Il le laissa se perdre dans son propre piège et lorsque le silence devint trop pesant, il reprit :

« Ce n'est pas une accusation et je ne cherche pas à m'opposer à vous. Vos hommes sont les derniers à avoir vu la poudrière intacte, c'est pour cela qu'ils seront interrogés. Je compte sur votre coopération, capitaine. »

Imbert hésita.

Il lança à Isidore un regard perçant puis conclut, comme s'il assénait un ordre à un simple soldat : « Vous aurez trente minutes. »

Pasquier lâcha un léger soupir de relâchement, qu'Isidore nota.

*

Après son inspection de la caserne, Isidore rejoignit le commissariat et tomba nez à nez avec ses recrues, qui étaient postées sur la galerie extérieure, au garde à vous. Parmi les trois jeunes Viets, il reconnut celui qui était venu le trouver le matin même.

Il les détailla et se demanda ce qu'il pourrait faire d'eux. Il n'avait jamais eu l'âme d'un mentor, et encore moins l'envie d'en devenir un. Il savait pourtant que ces garçons, encore à l'orée de l'âge adulte, cherchaient autre chose qu'un uniforme trop grand et des ordres. Pouvait-il leur offrir quoi que ce soit ? Il se méfiait de leur déférence car il savait que l'obéissance dictée par la peur n'était pas de la loyauté.

Seul Quang comprenait ce qu'il disait et Isidore vit les efforts qu'il faisait pour se démarquer. Un éclat dans son œil, le même que celui qu'il avait perçu le matin même, attira son attention. Contrairement aux autres,

il observait, écoutait, comme si chaque mot pouvait être compris à un niveau plus profond.

« C'est toi qui es venu ce matin ? lui dit-il.

– Oui, inspecteur.

– Ton nom ?

– Quang.

– Tu prends toujours autant de risques pour une enveloppe, Quang ? »

La jeune recrue ne tressaillit pas. Un vague sourire passa sur son visage, vite effacé.

« On me dit, c'est urgent.

– La prochaine fois ne t'invite pas chez moi avant que je t'y autorise. » Quang soutint son regard une seconde de trop avant de baisser la tête. « Ne fais plus rien ici sans me consulter. Tu observes et tu rapportes, compris ? Maintenant, allez patrouiller en ville et concentrez-vous sur les casernes militaires. Si vous voyez un mouvement anormal, vous venez me trouver directement. »

Ses recrues parties, Isidore s'assit sur le muret et laissa son regard se perdre. Il fixa le chemin de terre et les rizières qui s'étendaient au-delà. L'espace d'un instant, le paysage commença à l'oppresser. Ce vert tendre, comme immaculé, qui en réalité était traître ; les gestes contenus des paysans dont exsudait une rage muette, malgré la placidité de leurs corps penchés à angle droit ; cette luminosité qui n'avait d'équivalent dans le déplaisir que l'humidité lourde... tout ici cherchait à vous écraser. La réalité elle-même semblait obéir à d'autres lois, mais Isidore n'avait pas les moyens de se laisser décourager. Après ces vingt-quatre premières heures et cette mauvaise nuit, il n'avait qu'une chose à faire : admettre qu'il ne connaissait rien, ne possédait aucun code, et qu'il devait se fier à ses sens et laisser jaillir les réponses comme une évidence.

Avec le commissariat central fermé, Isidore n'allait bénéficier d'aucun soutien. Son expérience lui avait appris à gérer la solitude, cela ne l'inquiétait pas. À Paris, durant cinq années, il avait enchaîné les missions délicates. Sa dernière, en 1894, alors qu'il avait infiltré le milieu anarchiste, avait été un véritable fiasco, marquant le début d'une longue chute qui l'avait isolé de son travail, de sa femme et de lui-même, et qui l'avait mené à Saigon.

Réfugié dans son bureau, il s'était mis à faire un peu d'ordre, aussi bien dans les papiers épars qui traînaient partout que dans ses pensées, occupées par le capitaine Imbert. Cet homme se dresserait-il frontalement contre lui ou se montrerait-il plus fourbe ? Qu'était-il prêt à faire pour conserver sa part de pouvoir et d'influence ?

Malgré ce qu'il lui avait dit, Isidore estimait avoir une chance sur deux de voir les soldats qu'il avait convoqués se présenter. Ce genre d'individus se plaisaient à défendre ce qu'ils estimaient être leur territoire – prêts à tout pour protéger leur impunité, ils étaient prévisibles dans leurs instincts et incontrôlables dans leurs actions.

Les paupières lourdes, Isidore sentit un vertige naître en lui, comme un rappel cruel de son manque de sommeil. Il se rendit dans la salle d'armes, la plus fraîche de

toutes, où il s'allongea. Son corps se détendit et il céda à la fatigue. Ce n'est qu'en début d'après-midi qu'il fut dérangé par des bruits de pas.

Une voix cria : « Personne ici ? », brisant le silence avec une brutalité provocatrice.

Un sourire effleura ses lèvres alors qu'Isidore se redressait. Il lissa sa chemise et se dirigea vers la source du bruit. Quatre soldats en uniforme traînaient leur nonchalance et une attitude provocatrice dans le vaste hall. Leurs visages portaient les stigmates de la nuit écoulée : un mélange d'humiliation et de douleur physique.

D'un geste de la main, Isidore leur indiqua le chemin de son bureau et les observa. Chaque geste trahissait une intention. L'un d'eux sortait du lot : plus grand, plus massif, tout en lui évoquait une violence brute et impulsive. Il avait clouté des fers sous ses semelles, si bien qu'à chaque pas un cliquetis sinistre résonnait.

« Asseyez-vous », dit Isidore. Il avait installé quatre chaises, dont l'une était volontairement bancale, très rapprochées les unes des autres.

L'air de la pièce sembla se condenser.

Qui céderait en premier ?

Isidore ouvrit son calepin, tourna les pages, s'arrêta à celle où il avait reproduit les dessins des orchidées.

« Êtes-vous satisfaits de votre poste ? » commença-t-il.

– Quoi ? répondit un soldat.

– L'armée a fait de grandes choses ici. On parle de la création de troupes coloniales pour succéder à la Marine. Vous pourriez en être. » Isidore avait tiré les persiennes dans son dos, laissant passer des rayons de soleil qui venaient frapper le visage des hommes face à lui. « Ce que je cherche à savoir, c'est si vous êtes fiers d'être soldats.

- Bien sûr ! L'armée française est la meilleure.
- Pourquoi on est là ? demanda un autre soldat brusquement.
- Nous allons y venir. J'aimerais d'abord savoir si vous avez combattu.
- Dans le Tonkin, oui.
- Alors vous avez pris part à la... pacification, c'est bien cela ? »

À ce mot, les visages des soldats se détendirent et ils échangèrent des regards complices, comme si un souvenir partagé venait de passer entre eux. Isidore les laissa à ce qu'ils pensaient être leur gloire, puis il se pencha en avant et reprit sur un ton plus sec :

« Venons-en à l'affaire qui nous intéresse. Comment se fait-il que vous ayez été si facilement maîtrisés ? »

Le soldat assis sur la chaise bancale se redressa et lâcha : « J'aurais aimé vous y voir ! » Son front luisait de sueur et un tic nerveux faisait trembler son œil gauche. Son voisin direct, plus calme, prit la parole à son tour :

« On a été pris dans une embuscade. Ils sont passés par le toit et nous sont tombés dessus par surprise.

– Et vous n'avez rien vu venir ? »

Un hochement de tête pour toute réponse.

Isidore tendit son carnet vers eux. « Ces dessins, ça vous parle ? » Les soldats ne bronchèrent pas. « Diriez-vous que la paix est instaurée dans la colonie ?

– La paix ! Vous avez vu le nombre de militaires déployés ici ?

– C'est difficile de vous rater.

– Alors vous avez votre réponse.

– La poudre. Qui l'a volée ? »

Isidore ne se laissa pas décourager par le silence insistant. Il tourna une nouvelle page de son carnet, griffonna

quelques mots, puis il se leva et s'approcha d'un tableau noir, où il avait esquissé un plan de la caserne.

« Je me suis renseigné sur l'organisation de vos rondes. Le protocole est très strict. Un homme est censé être posté à l'entrée, deux surveillent la cour principale, quant au dernier il doit rester devant la poudrière. C'est exact ? »

– Si vous le dites...

– Pourquoi aucun de vous n'était à sa place hier ? En tant que soldat, vous n'avez pas respecté les ordres... »

Le plus massif, qui était jusque-là resté en retrait, s'avança sur sa chaise et pointa un doigt vers Isidore.

« Ça suffit vos insinuations ! On va pas se laisser insulter. Vous vous prenez pour qui ? »

Depuis le début de l'interrogatoire, Isidore attendait sa réaction. Il resta impassible face à cette colère, ses yeux ne le quittant pas, et reprit : « Sergent Favier, c'est bien cela ? Il y a eu des erreurs de commises. Je ne mets pas en cause votre bravoure, mais je dois savoir si ça vient de vous ou de votre hiérarchie. Je vous le redemande : savez-vous qui a volé la poudre, et dans quel but ? »

– Comment vous osez ! Vous ne connaissez rien ici, alors vous aventurez pas sur un terrain piégeux. Nous ne sommes pas le genre à...

– Assez ! » Isidore haussa le ton, le coupant net. « Ce n'est pas à vous que je vais apprendre ce qu'on peut faire avec une telle quantité de poudre ! Vous réalisez le danger que court la ville ? »

Ce brusque changement d'humeur prit les soldats au dépourvu. Le plus jeune, impressionné, balbutia quelques mots, mais avant qu'il puisse aller plus loin, Favier leva une main autoritaire.

« Vous ne devriez pas autant vous en faire, inspecteur. Nous allons vite découvrir qui a osé nous faire ça. »

– Question d'honneur, n'est-ce pas... Je vous rappelle que c'est une enquête de police, et qu'y faire obstruction est un délit.

– L'armée est assez grande pour résoudre ses problèmes.

– L'armée, comme vous dites, n'échappe pas à la loi. »

Isidore retourna s'asseoir et Favier, dans un jeu de chaises musicales, se leva à son tour. Il se pencha vers Isidore et laissa traîner ses doigts sur le bureau, essayant une poussière tenace.

« Regardez autour de vous. Vous voyez bien que vous n'êtes pas en France. N'allez pas commettre les mêmes erreurs.

– De quoi parlez-vous ?

– De rien, inspecteur... gardez seulement en tête que les lois d'ici sont différentes, et que l'armée gère ses affaires à sa façon.

– Vous tentez de m'impressionner ?

– J'en ai pas vraiment besoin, on dirait... Je vais quand même vous donner un conseil : allez fouiller du côté des Chinois. Ceux-là, ils n'aiment pas les taxes de votre gouverneur, et ils se privent pas de le dire. »

Après ce dernier mot, Favier se redressa de toute sa hauteur et quitta la pièce, faisant résonner ses bottes. Les autres soldats le suivirent, comme un cortège silencieux. Quand la porte claqua derrière eux, Isidore laissa un long souffle s'échapper de ses lèvres. Cet entretien l'avait vidé et il se sentait en colère, conscient de son ignorance.

Décidé à combler ses lacunes, il se rendit dans la salle des archives, où il déterra deux cartes de Saïgon, l'une datée de 1859 et l'autre de 1896. En quarante ans, la ville avait tant changé. Elle avait été rasée, redessinée, s'était agrandie, étendue. Des couches d'humanité avaient

enseveli les précédentes, inlassablement. Mais un quartier subsistait dans les marges : Cholon. Une ville dans la ville, tenue par la communauté chinoise. Et il n'y avait pas encore mis les pieds.

*

Il y a dans toute vie une part de hasard, se dit Isidore, un hasard qu'on subit, sur lequel on n'a aucun contrôle, et un hasard qu'on déclenche par nos actions, en prenant des décisions qui vont à l'encontre du devoir ; mais ce n'était pas le hasard qui l'avait mené ici.

Malgré la chaleur de la fin du jour, il décida de parcourir à pied les cinq kilomètres qui le séparaient de Cholon. Il rejoignit l'arroyo du sud, où des centaines d'embarcations étaient attachées les unes aux autres sans aucun ordre, et le suivit jusqu'à arriver aux portes du quartier.

Étourdi par la marche, il pénétra dans un monde plus inconnu encore, aux odeurs chaudes et fumées. De part et d'autre des rues, se succédaient des étals aux produits enivrants : fleurs et baies séchées dont il ignorait le nom, milliers de champignons, de cosses qui s'observaient d'ordinaire sur les trottoirs, de racines séchées aux formes envoûtantes, de fruits cuits dans un mélange de sucre et de vinaigre, de jarres où macéraient toutes sortes de choses aussi repoussantes que séduisantes ; et des réchauds partout, posés sur de petits feux, et autour des femmes s'affairant, aux doigts agiles et à l'implacable concentration.

Isidore, qui faisait bien une à deux têtes de plus que tout le monde, sentait des regards dans son dos. La moindre conversation s'interrompait à son passage. Si une révolution était ourdie, se dit-il, elle pourrait partir

d'ici, dans un doux bruit, un silence ouaté qu'il ne verrait pas venir.

Pour reprendre son souffle, il s'éloigna du centre et emprunta une rue plus large. Là, il s'arrêta devant un entrepôt, où il aperçut un idéogramme peint à même le bois, blanc sur fond obscur. La porte entrouverte laissait deviner une pénombre fraîche qui l'attirait malgré lui. Il était tout proche lorsqu'un homme au visage buriné surgit et la referma d'un coup sec.

« Qu'est-ce qu'il y a là-dedans? », demanda-t-il instinctivement.

L'homme s'alluma une cigarette.

« Rien.

– Pourquoi vous avez refermé la porte alors?

– Je ne l'ai pas fermée. »

Isidore se demanda s'ils parlaient le même langage. Il désigna la façade.

« Ce symbole, qu'est-ce qu'il veut dire?

– Si vous l'ignorez, c'est que vous n'avez rien à faire ici. » L'homme jeta son mégot et, sans un regard pour Isidore, murmura avant de disparaître: « Cet entrepôt, c'est Maître Yi qui le garde. »

Ce nom resta là, suspendu dans l'air comme une énigme. Une de plus. Isidore décida de ne pas s'y attarder – trop d'éléments se percutaient déjà en lui.

Il repartit, circonspect, et ses pas le menèrent à un temple, entouré de bâtisses de terre. En face, se tenait un bassin coloré où plongeait un dragon doré dont le large sourire semblait se jouer des hommes. Le toit de l'édifice le frappa par sa beauté. Des reliefs en bois sculpté cou-raient le long de l'arête et à chaque angle, représentant des scènes mystérieuses où des hommes en armures affrontaient des créatures mythiques. Isidore s'avança,

intimidé par ces symboles et saisi par l'atmosphère solennelle du lieu.

L'espace intérieur, rectangulaire et baigné d'une lumière chaude, semblait flotter entre deux mondes. Les lourdes jarres de terre cuite posées au sol formaient un étrange alignement, comme des sentinelles muettes. Du toit, suspendus à de larges poutres rouges, d'énormes serpentins d'encens dégageaient une fumée ondulante et de petits morceaux se consumaient dans l'air. L'odeur sucrée se mêlait à une amertume métallique, et Isidore sentit son estomac se nouer.

Au centre, sous un puits de lumière naturelle, se trouvait la plus imposante des jarres, comme le cœur battant du temple. Isidore n'était plus entré dans un lieu de culte depuis ses sept ans et la messe donnée à la mort de sa mère, mais il éprouvait ici une forme d'apaisement qui était bienvenu.

Il s'assit sur un banc de pierre et se laissa aller à la fatigue qui l'étreignait. Un certain temps s'écoula avant qu'un mouvement discret n'attire son attention.

Un fidèle venait de pénétrer dans le temple. Il tenait à la main plusieurs bâtons d'encens et se prosternait devant un autel. Isidore l'observa, conscient qu'il priait ses dieux, ses disparus, des entités avec lesquelles lui ne serait jamais familier.

L'homme était frêle. Ses cheveux sombres et épais retombaient sur son front. La plante de ses pieds était noire de saleté. Installé au centre du temple, écrasé par le soleil filtrant à travers le toit, il se mouvait avec une lenteur hypnotique.

Isidore chercha à établir une connexion, à saisir un fragment de sens dans ce qu'il voyait, en vain. Cela suscita une immense tristesse, faite de lucidité. Perdu dans ses

pensées, il distingua soudain une silhouette drapée de noir. Une inquiétude familière le saisit. Calmement, sans mouvement brusque, il se releva. Des volutes de fumée flottaient dans l'air et l'empêchaient de bien voir. Il avança de quelques pas.

La silhouette, ou plutôt cette ombre immobile, semblait ancrée dans le sol, absorbant la lumière plutôt que la reflétant. Une impression de déjà-vu frappa Isidore, dont les yeux le piquaient à cause de la fumée. C'était bien la même présence que lors de son arrivée au port de Saïgon. Son souffle s'accéléra. Qui se cachait sous ce chapeau conique ? Il se glissa sur la droite, contourna quelques jarres, se rapprocha. L'ombre restait figée, évanescence, et pourtant si présente.

Isidore avait souvent cédé à l'imprudence, cette fois il devait résister à ses instincts. Il recula, les yeux rivés sur la silhouette qui n'avait pas esquissé le moindre mouvement. S'il tentait quoi que ce soit, personne ne viendrait le secourir. Chaque pas en arrière était un renoncement, mais battre en retraite n'avait rien de honteux, tenta-t-il de se convaincre.

De retour dans la rue, il ressentit un soulagement.

Quel étrange endroit que Cholon, plus énigmatique encore que les autres coins de cette ville qui s'étendait par-delà toute vraisemblance. Les lampions suspendus s'allumèrent peu à peu, la nuit enveloppa le quartier. Ici, il n'y avait ni aube ni crépuscule, ou alors ils étaient si brefs qu'il aurait fallu les nommer autrement.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

© Éditions Liana Levi, 2026

Couverture : D. Hoch

Photo : © DR

Cette édition électronique du livre *Saigon*, de Niels Labuzan
a été réalisée en mars 2026 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN: 979-10-349-1211-7)

ISBN ePDF: 979-10-349-1213-1